



La centrale nucléaire d'Enerhodar, dotée de six réacteurs, la plus grande d'Europe. Elle se trouve désormais aux mains des Russes.

UKRAINE

Avec les Cosaques du Dniepr, face aux Russes

A Nikopol, les Ukrainiens surveillent le fleuve. De l'autre côté, une double menace : l'armée de Poutine et la centrale nucléaire d'Enerhodar.

PAR OLIVIER WEBER (À NIKOPOL)

Se reconvertir en chef de guerre lorsque l'on est médecin n'est pas une tâche aisée. Préfet militaire de Nikopol, le chirurgien Evgueni Yevtuchenko le sait depuis le premier jour de la bataille du Dniepr, lui qui est passé du bistouri au fusil-mitrailleur en un clin d'œil. Près de lui, son masque à gaz, dont il ne se sépare jamais. « Regardez, ils sont là, juste en face. » De l'autre côté du fleuve, on distingue une berge enchevêtrée de bâtiments et de cheminées d'usine. La rive gauche est

occupée par l'armée russe, épaulée par des unités de Tchétchènes. « Les gens qui sont restés ont très peur », dit le chirurgien aux allures de pope, avec sa longue barbe, sa tenue noire et ses icônes orthodoxes qui semblent le protéger autant que les sacs de sable. Les Russes peuvent attaquer n'importe quand et ils bombardent régulièrement les alentours. »

Sur la digue qui protège cette ville de 100 000 habitants, dont le tiers a déjà quitté les lieux, des soldats ukrainiens patrouillent jumelles en main, à l'affût de

la moindre embarcation surgissant du bord adverse, plongé dans une légère brume. Pour beaucoup, ces hommes se revendiquent des Cosaques du Dniepr, les bandes armées qui avaient fondé leur *sitch* (bastion) sur les rives du fleuve et dans la steppe ukrainienne au XVI^e siècle. La ligne de front, ici, est un lit de fleuve aux cruels méandres. Retenu par un barrage, le Dniepr est large de quatre kilomètres et des commandos russes ont déjà tenté de le franchir, en vain. Mais ce qui inquiète surtout le préfet-chirurgien, ce sont les hautes cheminées légèrement sur la gauche lorsque l'on observe le fleuve depuis sa fenêtre : la centrale nucléaire d'Enerhodar, aux mains des Russes. Dotée de six réacteurs, c'est la plus grande d'Europe. Lors de sa conquête début mars, l'armée de Poutine n'a pas hésité à tirer aux canons sur les abords du site, avec des départs d'incendie et des dommages sur les bâtiments.

« Pour l'instant, c'est le modus vivendi, commente le préfet militaire. Les Russes semblent faire attention, mais on n'exclut pas un nouveau dérapage. Et là, toute l'Europe pourrait être concernée. » Sur place, les équipes de techniciens, retenues par les Russes, n'ont pas été relayées, et à écouter le jeune maire Alexander Sayuk, ingénieur en informatique dans le civil, elles sont

épuisées, sujettes à la défaillance humaine. Les forces ukrainiennes hésitent à contre-attaquer pour la même raison, afin d'éviter le risque d'un nouveau Tchernobyl. A cause des dangers, les Nikopolitains ont cessé de pêcher dans les eaux du fleuve, même pour survivre. A croire que la centrale d'Enerhodar et ses réacteurs de 950 mégawatts ont été pris en otages afin de fixer ce no man's land que même les poissons semblent éviter.

La brume légère rassure en voilant les berges, mais accroît aussi l'angoisse des âmes de la ville, dont les rues portent les stigmates de la guerre : portes barricadées, jardins laissés à l'abandon, porches abritant des réfugiés en provenance du Donbass, dans l'attente de nouveaux chemins de vie, forcément incertains. « Aucune ville en Ukraine n'est à l'abri des frappes de Poutine, maugrée Alexander Sayuk. Il y a quelques jours, on s'est encore pris un missile. Mais lutter contre l'agression des Russes ici, sur les bords du Dniepr, c'est empêcher leur dictature d'avancer jusqu'en Europe. » Etrange confrontation, par menace nucléaire interposée, non pas venant d'un missile, mais d'une centrale qui tourne encore et fournit de l'électricité des deux côtés.

Il n'est pas exclu cependant que l'armée ukrainienne lance une contre-offensive sur l'autre rive. « Nous avons des agents et des saboteurs qui nous informent et nous préparent le terrain », confie sous le sceau de l'anonymat un officier supérieur. Il redoute que les Russes n'attaquent à nouveau vers le nord, en direction de Kryvyï Rih, la ville natale du président Volodymyr Zelensky, que l'armée et les volontaires ont pu défendre en mars. « L'idée de l'ennemi est de couper nos forces et d'empêcher les renforts de parvenir dans le Donbass menacé. » Même crainte de la part du préfet militaire, qui estime que Nikopol est le grand verrou empêchant les Russes de monter vers le nord et d'évoluer vers l'ouest, afin de viser Odessa.

Dans la ville voisine de Zaporijia, en amont du grand fleuve, on prépare l'accueil des réfugiés, malgré les missiles Iskander qui pleuvent de temps à autre. Le centre d'entraide est devenu une



Le chirurgien Evgueni Yevtuchenko, préfet militaire de Nikopol.



Cellule de distribution de médicaments par une ONG de Zaporijia.

gigantesque ruche où s'activent jeunes et anciens, ingénieurs et chômeurs, étudiants et ouvriers. Entre cartons et sacs de pâtes, Constantin Chernishov, codeur en informatique et génial inventeur de 25 ans, a développé un logiciel original pour adapter les cadeaux et dons de l'arrière ou des pays européens aux besoins des habitants ou déplacés, dont les 7 200 arrivés la veille. « Point par point, l'ordinateur affecte les caisses et paquets en cours d'acheminement », s'exclame l'informaticien au premier étage de cette maison de la solidarité, active dès les premières lueurs de l'aube. Lui aussi évoque l'esprit cosaque dans cette ville qui fut le fief des Zaporogues, les paysans-soldats chantés par Apollinaire. « Quoi qu'il se passe, on résistera jusqu'au bout », lance Constantin derrière ses épaisses lunettes, approuvé par deux étudiants affairées à remplir des trousseaux de médicaments. A l'orée de Zaporijia, Ivan Fedorov, le maire de Melitopol, l'une des villes prises par les Russes, accueille ses administrés, ceux qui ont pu fuir par des chemins de contrebande. Ils sont épuisés et leurs récits effroyables.

« Beaucoup d'hommes ont été kidnappés, relate Valentina, qui a réussi à s'échapper à temps. On ne sait pas ce qu'ils sont

devenus. » Trois jours auparavant, ajoutée-elle, une colonne de 80 tanks et transports de troupes s'est installée à la périphérie, avec des soldats d'origine tchétchène et ossète, une ethnie du Caucase. Agé de 33 ans, le maire lui-même a été enlevé six jours durant, interrogé plusieurs heures chaque nuit par les agents du FSB et du GRU, les services de renseignement russes, avant d'être échangé contre neuf prisonniers. « Je n'ai aucune nouvelle de mes adjoints de la mairie, s'inquiète l'édile, le premier élu kidnappé du pays, et Moscou a installé une mairesse proche du banditisme à ma place, une marionnette aux ordres de Poutine, bien sûr. Voilà à quoi vont ressembler les villes occupées ! »

La veille, les six bus prévus pour l'évacuation des civils ont été volés par les Russes. « Si l'Europe ferme les yeux, la Russie sera encore plus menaçante dans moins d'un an. » Puis le maire privé de mairie, devenu héros national, s'enfonce dans la nuit pour prendre en charge les déplacés au visage glacé d'effroi. « C'est désormais toute l'Ukraine qui se lève comme un seul homme contre l'agression russe, commente Serguei Bivlivnenko, historien et professeur à l'Université de Zaporijia. Les Ukrainiens ont longtemps tu la tutelle soviétique, ils n'ont pu se rebeller contre l'*holodomor*, la famine organisée par Staline dans les années 1930, et là, assez est assez. Plus aucune fêrue ou barbarie ne sera tolérée. C'est cela aussi, l'esprit cosaque. Même la majorité des prorusses s'y sont ralliés ! » Il ajoute que la ligne de front sur le Dniepr, face à la centrale nucléaire, correspond à la frontière qu'ont longtemps défendue les Cosaques contre les Tatars.

Au bord du fleuve, à 20 mètres de la digue et de son chenal de l'incertitude, une vieille dame bêche son jardin devant une maison en briques orange. Ancienne cheffe comptable dans une usine voisine, Rimma Smirnova cultive des oignons, des tomates et des poivrons pour arrondir sa retraite. Elle craint moins les failles de la centrale d'Enerhodar que les soldats ivres d'en face, ceux de sa mère-patrie. Car Rimma finit par avouer qu'elle est russe, et que jamais elle n'aurait pu imaginer que son pays d'origine envahirait son pays d'accueil, avec tant de sauvagerie. Le soir, elle tire les rideaux pour que la ville ne soit pas ciblée. Nikopol plonge dans l'obscurité tandis que la centrale des périls brille de tous ses feux. ✱